

## Note de l'imprimeur

Franck Bordas

*« La pierre lithographique n'est aucunement creusée ;  
elle a seulement la propriété singulière  
de s'imprégner en profondeur  
de ce qu'on lui confie en surface,  
de la conserver indéfiniment en mémoire,  
et de pouvoir le rendre au papier, sous la presse,  
dans une sorte, disons, de baiser... »*

*(Francis Ponge, Braque lithographe)*

Entendons-nous bien, il ne s'agit pas ici de reproduire ou d'imiter. Il n'est pas question d'illusion ou de parfaite imitation. Les évolutions technologiques de l'imprimerie se sont toutes orientées vers la copie ou la reproduction quasi parfaite, mais ici, il n'y a pas de modèle, pas de référence, c'est l'impression elle-même, le tirage en sa quantité qui constitue le seul original recherché. Chaque trait, chaque couleur, chaque point a bel et bien été inventé, dessiné puis imprimé. Pas de trame, de photocopie ou de fac-similé, ce n'est pas seulement une intention initiale, mais une réalité physique. Confondre impression et reproduction, c'est le malentendu qui a très souvent provoqué toutes les confusions à propos de l'estampe originale et de l'œuvre gravée.

Il faut comme un frémissement de l'encre, une fraîche dépose sur le papier, le piquant et la douceur du trait, un grain moelleux, une densité subtile des demi-teintes, une profondeur du noir comme incrusté au papier... Les qualités mêmes d'une belle épreuve lithographique la rendent inimitable, infalsifiable, unique dans son rendu et ses finesses. L'artiste et son tireur le savent, ils adorent se donner la peine de percevoir, de regarder, de toucher. Il faut être tactile et mettre toute son acuité en éveil pour percevoir ces signes sur une simple feuille de papier. La connaissance poussée des techniques, les propos savants des spécialistes n'y pourront rien, il faut regarder avec attention, toucher du bout des doigts, sentir de très près pour arriver à ressentir cela.

Sûrement rien n'est plus proche du dessin lui-même, ni la magnifique gravure en relief, avec ses éclats de lumières comme arrachés à l'ombre du bois, ni toutes les subtilités des jeux de l'eau-forte et des diverses morsures sur le métal lumineux. Même la rigueur sublime d'une pointe-sèche sur cuivre, pourtant si proche de la vérité d'un trait, ne peut si subtilement restituer le tactile, comme la troisième dimension du dessin. Il y faut l'effleurement de la main, la caresse du grain, la trace de doigt, la violence d'un à-plat gorgé d'encre... Tout est conservé en mémoire par la surface sensible de la pierre et sera reporté sur le papier.

Il s'agit d'une *impression* très musicale, comme de saisir la qualité d'un son ou d'entendre l'intention d'une interprétation. Quand l'artiste travaille avec son imprimeur à la mise au point d'un bon à tirer, quand ils recommencent encore et encore les essais afin de révéler une perfection qu'eux seuls savent pouvoir atteindre, tout cela m'a toujours semblé bien proche du travail d'un chef d'orchestre et de ses musiciens, ou d'un compositeur indiquant le secret

de son œuvre à son interprète. L'estampe serait comme la musique de chambre de la peinture, toute en finesse et subtilité, limitée dans ses moyens mais tellement proche de l'écriture d'une création elle-même.

On retrouve toujours les mêmes qualités sur les épreuves emblématiques de la lithographie, toutes ont la même fraîcheur, le temps n'y fait rien, comme si elles venaient d'être imprimées sous nos yeux. *Les Taureaux de Bordeaux* de Goya, le *Faust* de Delacroix, les *Aspects de la Vie de Paris* de Bonnard, les *Suites Barcelona* de Miró, les *Matière et Mémoire* de Dubuffet, ou les *Françoise* de Picasso.

L'atelier du lithographe est parfois comme un théâtre, parfois comme une salle de réception, c'est une «salle d'invention». Les odeurs mêlées de l'huile de lin, du papier et des essences y donnent une certaine ivresse à celui qui se penche sur le calcaire fraîchement grainé. Impossible de mentir à la pierre, elle vous renverra cruellement toutes les petites erreurs ou dissimulations, mais elle pourra aussi vous faire la grâce d'une heureuse surprise. Il faut savoir se lancer à l'aventure. Les plus beaux tirages sont souvent le résultat de coups de chance ou des merveilleux hasards de l'encre et de la chimie des acides.

Et pourtant, le métier et la technique de l'imprimeur-lithographe peuvent parfois paraître bien laborieux, il faut porter puis frotter de lourdes pierres, manipuler sans cesse l'éponge et le rouleau, encre puis désencre, et toujours et encore laver et nettoyer ces rouleaux chargés d'encre grasse... La fatigue et le découragement guettent aussi le peintre présent dans l'atelier, il faut toujours attendre ces maudits séchages, subir le rythme lancinant des tirages, et puis il y a ces fastidieux lavages de machine, toujours si longs... Mais tout cela s'oublie instantanément quand l'épreuve surgit de la presse. Tous ces efforts ont permis le résultat espéré, il y alors une excitation bien réelle dans l'atelier, chacun ressent cela comme une récompense, quelle satisfaction de voir apparaître ce qu'on sait déjà être le bon à tirer, il y a la joie réelle de l'épreuve fraîche immédiatement posée au mur et revêtue de la signature.

Depuis deux cents ans, la lithographie a de nombreuses fois été déclarée morte et enterrée, mais à chaque fois, des artistes la font resurgir avec son étonnante fraîcheur, sa formidable lumière. Ce métier n'a survécu que grâce aux peintres, qui ont l'exigence et la passion du regard. Je crois qu'ils sont les premiers à déceler tout cela. – «Il n'y a pas de métiers qui disparaissent. Il n'y a que des métiers que l'on n'utilise plus»...



Fernand Mourlot, Jean Célestin (imprimeur) et Joan Miró, au centre, rue Barrault, en 1977. FB.